



HAL
open science

Erich von Stroheim, humoriste méconnu

Fanny Lignon

► **To cite this version:**

Fanny Lignon. Erich von Stroheim, humoriste méconnu. Ciné-Regards, 1999, n°4, pp. Article en ligne sur le site de la BIFI. hal-00424718

HAL Id: hal-00424718

<https://hal.science/hal-00424718>

Submitted on 9 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fanny Lignon

Maître de conférences

Etudes cinématographiques et audiovisuelles

Université Lyon 1

Laboratoire ARIAS (CNRS / Paris 3 / ENS)

E-mail : fanny.lignon@univ-lyon1.fr

Publications : <http://hal.archives-ouvertes.fr/aut/Fanny+Lignon/>

LIGNON Fanny, « Erich von Stroheim, humoriste méconnu », <i>Ciné-Regards</i> , n°4, BIFI, 15 novembre 1999.

ERICH VON STROHEIM HUMORISTE MECONNU

Au temps où il était metteur en scène et où le cinéma ne parlait pas encore Erich von Stroheim a réalisé 9 films. Or, la chose est certaine, malgré toutes les mutilations qui leur ont été infligées autant par les producteurs que par les censeurs, ce qu'il en reste suffit à prouver qu'aucun d'entre eux n'est un film comique. Stroheim aurait d'ailleurs été fort désobligé s'il avait su qu'on se soucierait jamais de regarder son oeuvre en privilégiant cet angle.

Il va de soi que la drôlerie de certains effets est parfois apparue avec le temps. Citons le célèbre plan de *Queen Kelly* où l'on voit un filet de jus de chique qui coule de la bouche du vieux planteur avant de tomber sur la main de la couventine. Ce jeu de scène passait autrefois pour le comble du naturalisme ; il fait sourire de nos jours. Dans *Blind Husbands*, l'effet spécial qui fait grossir le visage du lieutenant dans le cauchemar de la jeune femme n'a aujourd'hui plus rien d'effrayant, bien au contraire. On ne peut nier l'existence de ce comique involontaire, mais il nous semble plus rationnel de nous attacher aux épisodes que Stroheim a filmés dans le but de faire rire les spectateurs.

En 1953, Stroheim et la monteuse Renée Lichtig remirent en état à la Cinémathèque Française une copie de *The Wedding March*.

« A la dernière minute, Stroheim, qui venait de terminer la vérification des plans, s'écria soudain :

- "Non, on ne passera pas le film, je ne veux pas... Les gens vont rire, ils vont le trouver ridicule."

En bas dans la salle archicomble, les gens attendaient le film avec passion.

- "Mais Monsieur Stroheim, notre public pénètre dans vos films comme dans une cathédrale, personne n'osera rire... sauf là où vous avez désiré que l'on rît."

Nous le persuadâmes de descendre, il pénétra dans la salle, traversa la foule emplie de respect et il dit ému :
- "Vous aviez raison." »

Lotte Eisner (1)

Stroheim reconnaissait ainsi l'importance de l'humour dans ses films, un humour à la mesure de son réalisme et nécessaire à son expression.

Un conte fantastique

Le fait est peu connu, mais Stroheim avait en 1950 imaginé le scénario d'un film comique. Un volumineux synopsis de 55 pages intitulé *I'll Be Waiting for You* est conservé à la BIFI (2). Il n'a jamais été question de porter ce projet à l'écran, mais son caractère atypique justifie à lui seul le résumé assez détaillé qui suit.

Le purgatoire ressemble au grand hall d'un hôtel de luxe. C'est ici que se retrouvent tous ceux qui ont fini leur séjour terrestre. Ils attendent le jugement divin qui leur ordonnera de prendre l'ascenseur qui monte ou celui qui descend. Un orchestre céleste dirigé par Jean Sébastien Bach interprète suivant le cas un "Gloria" triomphant ou une symphonie de Stravinski. Parmi la foule innombrable, on ne retient que les silhouettes célèbres. Chacune est facilement reconnaissable. Napoléon a glissé la main dans son gilet, Galilée répète « et pourtant elle tourne », Benjamin Franklin s'amuse avec un cerf-volant, Madame de Récamier est couchée, Diogène est à côté de son tonneau, Guillaume Tell donne la main à un petit garçon coiffé d'une pomme, Sir Conan Doyle est accompagné de Sherlock Holmes qui tient en laisse le chien des Baskerville !

Au milieu de tous ces gens illustres arrive Jimmy Jones Jr., ironiquement surnommé Speedy à cause de sa lenteur. Il vient d'être victime d'un regrettable accident de voiture. Il est extrêmement ennuyé, car ce contretemps l'a empêché de rejoindre sa fiancée à l'église où ils devaient se marier. Elle ignore son décès et croit qu'il a changé d'avis. Comment pourrait-il l'avertir ? Marconi, Edison et Houdini lui conseillent d'envoyer un message télépathique. Gaby, une ancienne actrice, propose de l'aider. Mais elle se concentre mieux que lui et Cissy, la fiancée de Speedy, reçoit dans un cauchemar le message suivant : « Gaby t'aime et t'attend là-haut ». Speedy se faufile alors parmi une catégorie particulière de postulants à l'éternité : les fantômes, ceux qui, morts de façon étrange ou violente, ont l'autorisation de revenir sur terre hanter les lieux de leur disparition. Il retrouve facilement Cissy, mais elle ne peut ni le voir ni l'entendre. Il réussit pourtant à intervenir lorsque le docteur Goodman la demande en mariage. Cissy refuse, mais accepte d'aller se distraire avec le docteur et quelques uns de leurs amis à Coney Island. Elle rencontre là un camarade de Speedy qui lui apprend que son fiancé est mort. Désespérée, elle s'enfuit en pleurant. Le hasard la conduit dans la baraque d'une voyante. Le spectre de Speedy entre avec elle chez Madame O'Hara. Celle-ci n'a pas le moindre don de médium et c'est avec une grande surprise qu'elle voit que sa table se met à tourner, et que les lettres jetées au hasard écrivent un vrai message : « I'll be waiting for you ».

Pendant ce temps, une grande agitation trouble le purgatoire. Hitler, Eva Braun et Goebbels viennent de se suicider. Leur arrivée est imminente. Les juifs s'organisent, Theodor Herzl en tête. L'orchestre refuse de jouer. Un silence de mort accueille « le monstre mégalomane ». Le père éternel a besoin de toute son autorité pour éviter une émeute. Les esprits se calment quand les serviteurs du diable s'emparent sans ménagement des trois condamnés.

Speedy, de retour au purgatoire, s'adresse à l'ange de l'accueil (en lui offrant un rasoir électrique) pour connaître la date prévue pour le décès de Cissy. Il n'a que quelques jours à attendre. Il

exulte, mais Gaby lui fait remarquer que sa fiancée a peut-être encore envie de vivre. Speedy prend conscience de son égoïsme et redescend sur terre pour essayer de changer le destin de Cissy. Il détourne son avion, mais en vain, elle se trouve à l'heure dite à l'endroit convenu.

Ce sont deux fantômes amoureux, tout à la joie de se retrouver, qui arrivent au purgatoire. Le « manager », Mr. Doolittle, les attend dans son bureau. Cissy est admise en paradis, mais Speedy doit expier ses interventions illicites. Il restera en Purgatoire préventif jusqu'à ce qu'à ce qu'un tribunal céleste l'ait jugé. L'avocat général demande la damnation éternelle, mais le jury, composé de couples d'amoureux célèbres (Roméo et Juliette, Pelléas et Mélisande, Lédà et son cygne) vote pour l'acquiescement.

Stroheim n'en finira donc pas de nous surprendre ! Si le manuscrit de ce conte bleu n'était signé de sa main, on pourrait douter qu'il en fût l'auteur. Tout se passe comme s'il s'était volontairement plié à un exercice de style, brûlant pour la circonstance ce qu'il avait adoré. Il fait fi des situations scabreuses et des évocations sordides qu'il remplace par des visions éthérées ; il substitue au cynisme et à la cruauté douceur angélique, bonnes intentions et sentiments généreux. Le comique naît d'un florilège de plaisanteries de bon aloi qui ne sont pas sans évoquer celles des films de Lubitsch et de Capra. Stroheim s'amuse avec les clichés, juxtaposant dans un univers intemporel des spécimens d'hommes célèbres parfaitement disparates. Il a regroupé dans son panthéon un échantillonnage représentatif de ses prédilections philosophiques, scientifiques et esthétiques. D. W. Griffith et John Barrymore y côtoient tout naturellement Spinoza, mais l'admission de Louis B. Mayer (qui ne mourra d'ailleurs que sept ans plus tard) semble déjà poser problème... Il ne manque en définitive que Stroheim et sa minerve !

Dans le ciel de Stroheim, le profane et le sacré, la magie et la science, l'anarchie et la discipline cohabitent sans scrupule. Il arrive même parfois que l'on prenne l'un pour l'autre. Que penser d'un ange qui se laisse acheter avec un rasoir électrique ? Que penser de ce même ange qui se montre fort dépité lorsqu'il découvre qu'il n'y a pas de prise de courant au purgatoire ? Les talents de Marconi, d'Edison et d'Houdini se complètent agréablement quand il s'agit d'envoyer un message télépathique, une cohorte de fantômes descend régulièrement sur terre pour régler quelques comptes posthumes sous l'autorité bienveillante de Dieu le Père. Exceptionnellement, Stroheim, qui était très superstitieux, tourne l'ésotérisme en dérision. On peut tricher pour endosser l'habit de fantôme, des parasites peuvent brouiller l'écoute d'un message télépathique, un médium peut être surpris d'entrer en contact avec un véritable esprit. (Précisons toutefois qu'il s'agit d'un faux médium !) Tout orgueil mis à part, Stroheim se moque ouvertement mais sans méchanceté aucune de ses propres défauts.

La comédie de l'excès

Cette naïveté souriante qui anime *I'll Be Waiting for You* fait partie de la complexité stroheimienne, mais elle se manifeste d'habitude de façon beaucoup plus discrète. On la retrouve lorsqu'il s'agit d'évoquer les bons sentiments, les âmes pures et vertueuses. Elle est généralement tempérée par quelques évocations prosaïques, plus rarement par une touche humoristique. Ainsi, lorsque les deux amoureux de *The Wedding March* sont tendrement assis dans la vieille calèche sous les pommiers en fleurs, le prince Nikki, en souriant, extrait de la banquette un grand clou sur lequel il s'était assis.

Le principal ressort du comique utilisé par Stroheim est l'exagération. Poussant les vices à leur paroxysme il atteint des sommets dans l'art de la caricature. Le Karamzin de *Foolish Wives* peut passer pour un modèle du genre. On trouve en lui une quantité respectable de clichés. En tant qu'aristocrate russe, il se nourrit de caviar, s'abreuve de sang de boeuf, fume de longues cigarettes et

ne déteste pas une rasade d'Eau de Cologne. Brillant officier, il arbore d'impeccables uniformes, excelle au tir au pistolet et porte monocle. Séducteur sans complexe, il connaît tous les subterfuges pour entrer en contact avec ses futures victimes et a mis au point un ensemble de pièges et de chausse-trappes. Immoraliste éhonté, il semble prendre plaisir à collectionner les pires dépravations. Il fallait être aussi peu spirituel que les membres des ligues de vertu américaines pour prendre au premier degré cet hyperbolique assemblage et ne pas voir l'ironie avec laquelle Stroheim interprétait ce rôle. Déjà, dans *Blind Husbands*, le personnage de von Steuben était plutôt excessif. Les enfants du village ne s'y trompaient pas qui le suivaient en imitant sa démarche. La cour qu'il faisait à Margaret était par ailleurs trop empressée pour que les spectateurs n'en rient pas. Dans *The Merry Widow*, la concurrence entre les deux princes pour s'attirer les faveurs de Sally O'Hara entraîne une escalade aussi galante que plaisante. *The Wedding March* commence par le petit lever d'un jeune officier. Les objets épars dans sa chambre évoquent sans vaine pudeur les frasques de la nuit précédente. Dans la pièce voisine, ses nobles parents, un roi et une reine, s'éveillent également. Ils rivalisent de vulgarité et s'insultent avec allégresse. Le prince Wolfram de *Queen Kelly*, quant à lui, n'hésite pas à faire manoeuvrer un escadron tout entier pour saluer les jeunes pensionnaires d'un couvent. Ces exemples montrent la constance avec laquelle s'exerçait l'ironie de Stroheim. Bien que la caricature ne soit pas dans son oeuvre un privilège de la noblesse et des officiers, elle revêt quand elle les prend pour cible une forme particulière. Comme s'il étaient les seuls à avoir le pouvoir et le droit de faire rire. Les ressortissants des autres classes sociales, lorsque Stroheim force le trait, deviennent suivant le cas pitoyables, ridicules ou haïssables, mais presque jamais comiques.

Les scènes où un séducteur - reconnaissable à son uniforme - exerce son activité sont souvent, pour Stroheim, autant d'occasions de donner libre cours à son génie comique. Le marivaudage, malgré son originalité, n'est pas toujours des plus élégants, mais il ne manque jamais de déclencher l'hilarité. Le cinéaste fait ainsi la conquête des spectateurs pendant que son héros fait celle de la femme qu'il désire. L'humour ici rejoint et renforce le réalisme.

Pour le public de l'époque, nul ne pouvait être mieux placé que le comte Erich Hans Oswald Karl Maria von Stroheim pour brocarder les travers de l'aristocratie. Comment aurait-on pu mettre en doute la justesse de ses observations puisqu'il faisait lui-même partie de la classe sociale dont il se moquait ? Cette démonstration d'autodérision ne pouvait qu'ajouter à son prestige et conforter la qualité de sa noblesse. Pour qui connaît les véritables origines de Stroheim, cette rhétorique prend une toute autre dimension si l'on veut bien considérer que l'autodérision est précisément l'un des principes de l'humour juif. Et Stroheim n'hésite pas à le transposer, se permettant ainsi d'associer avec superbe des critiques générales et des reproches d'ordre plus personnel. Pour résumer la situation : un noble se moque des nobles comme un juif sait se moquer des juifs. Il ne fallait évidemment pas compter sur Stroheim pour expliquer que ce noble était juif et que son aristocratique autodérision n'était que moquerie ! Stroheim s'était parfaitement adapté à son nouvel état-civil. Il éprouvait certainement plus de tendresse pour le personnage qu'il avait créé que pour celui qu'il avait réduit au silence. Comble de l'ironie : lui seul était à même de goûter la nature ambiguë de son humour. La satisfaction secrète qu'il en retirait rejoignait alors une autre forme d'esprit, qu'il avait cultivée toute sa vie durant, et qui est peut être à l'origine du comique stroheimien : le plaisir de la mystification triomphante.

Les films de Stroheim ont ceci de particulier qu'ils peuvent, même aujourd'hui, être vus sans qu'il soit nécessaire de mettre les spectateurs en condition pour les apprécier. Non seulement les éléments comiques développés par le metteur en scène n'ont rien perdu de leur saveur, mais il vient souvent s'y ajouter ce comique d'anachronisme que nous avons écarté. Or celui-ci semble parfois voulu tant il est bien venu. Comme si Stroheim avait prévu l'évolution dans le temps de son naturalisme.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE :

BUACHE Freddy, *Erich von Stroheim*, coll. Cinéma d'aujourd'hui, éd. Seghers, Paris, 1972.

FINLER Joel W., *Stroheim*, coll. Studio Vista, éd. Movie paperbacks, Londres, 1967.

JACOBSEN Wolfgang, BELACH Helga et GROB Norbert, *Erich von Stroheim*, éd. Stiftung Deutsche Kinemathek und Argon, Berlin, 1994.

KOSZARSKI Richard, *The Man You Loved to Hate, Erich von Stroheim and Hollywood*, éd. Oxford University Press, New York, 1983.

LIGNON Fanny, *Erich von Stroheim, du Ghetto au Gotha*, éd. L'Harmattan, coll. Champs Visuels, Paris, 1998.

MARION Denis et AMENGUAL Barthélemy, *Stroheim*, coll. Etudes Cinémato-graphiques, n°48-50, Paris, 1966.

WEINBERG Herman G., *Stroheim, A Pictorial Record of His Nine Films*, éd. Dover Publications, New York, 1975.

Notes :

1 - Lotte H. Eisner, "Quelques souvenirs sur Erich von Stroheim", Cahiers du Cinéma, n°72, juin 1957, p. 5.

2 - Cote Cinémathèque française n° 2488. f